

CONSIDERATIONS SUR L'ABYSSINIE

par M. Pierre PENE

Ancien Conseiller Technique de l'Ethiopie
Ingénieur des Ponts et Chaussées à Soissons

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

CONSIDERATIONS SUR L'ABYSSINIE

par M. Pierre PENE

Ancien Conseiller technique de l'Ethiopie
Ingénieur des Ponts et Chaussées à Soissons

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

Le conflit engagé entre l'Italie et l'Ethiopie attire l'attention universelle sur ce dernier pays.

Des reporters de toutes nationalités envoyés à ADDIS-ABEBA ou sur le théâtre des opérations adressent à leurs journaux des informations de valeur extrêmement variable. Ne se bornant pas au simple récit des opérations militaires, ils s'attachent à peindre le pays et à décrire sa forme politique, administrative et sociale, donnant des renseignements souvent contradictoires. On apprend par exemple que l'esclavage a été officiellement aboli en ETHIOPIE, et que la traite continue à enrichir ouvertement de nombreux trafiquants; que les troupes abyssines sont redoutables et qu'elles sont formées de bandes désordonnées.

La plupart des auteurs commettent en outre l'erreur, en décrivant et jugeant les mœurs éthiopiennes, de se placer à un point de vue européen, et ne se demandent pas si certaines formes sociales, certaines pratiques qu'ils critiquent, ne sont pas étroitement liées à des traditions millénaires et inévitables dans l'état de civilisation actuel du pays.

Il m'a semblé intéressant de chercher à apporter un peu de clarté dans la connaissance de ce pays curieux, où j'ai vécu plusieurs années.

Sans m'étendre sur son histoire ni sa géographie, traitées de façon très satisfaisante dans de nombreuses encyclopédies, j'essaierai plutôt, par le récit d'anecdotes prises sur le vif, par le rappel de souvenirs vécus, de rendre l'atmosphère barbare et étrange, anachronique, médiévale de l'Ethiopie.

L'Ethiopie s'étend du 4° au 15° degré de latitude Nord sur une surface d'environ 1.000.000 Km². Le Sud-Est est l'Ogaden, région basse et désertique, que les Italiens prétendent occuper en grande partie; la plus grande étendue est formée de hauts plateaux à une altitude supérieure à 2000 m. Les cultures sont à peu près nulles jusqu'à 600 m; de 600 à 1800, ce sont des cultures tropicales, notamment le coton; au-dessus de 1800 on trouve les céréales d'Europe (blé, orge, avoine....) et une céréale locale appelée tief, sorte de millet aux grains minuscules, qui sert à faire le pain local ou injéra.

Les richesses minières sont à peine prospectées: la Société PRASSO exploite l'or et le platine du Wallaga à l'Ouest, et M. RICKETT a, dit-il, trouvé du pétrole.

Les voies de communication sont très rares; la seule voie ferrée est le chemin de fer Franco-Ethiopien à voie métrique, long de 780 Km, construit par la France. En 1930, il n'existait qu'une route d'ADDIS-ABEBA à ADDIS-ALE -(55 Km); les fêtes du couronnement furent l'occasion d'aménager les principales rues de la Ville. A l'extérieur, la construction d'artères importantes fut entreprise: routes-pistes d'ADDIS-ABEBA à DJIREN (300Km), d'ADDIS à DESSYE (250 Km), de DIRE-DAOUA a HARRAR (55Km).

D'autres routes furent reconnues: celles de BALE vers le Sud, de DESSYE à ASSAB, d'ADDIS-ABEBA au lac TSANA, d'ADDIS-ABEBA à LEKEMTJ.

L'Ethiopie est un pays extrêmement ancien, qui, sous une forme sociale très voisine de sa forme actuelle, existe depuis des milliers d'années. La dynastie régnante prétend descendre de l'union de SALOMON avec la Reine de SABA (environ 950 avant J.C.).

Evangelisée par FRUMENCE au IV^e siècle, détachée de l'obédience de Rome au VI^e siècle, elle a toujours défendu la croix contre les fétichistes et les musulmans d'AFRIQUE. Une période critique de son histoire fut la guerre du XVI^e siècle contre l'envahisseur musulman MOHAMMED GRAGNE, qui conquiert presque tout le pays et fut battu et tué avec l'aide des Portugais de Christophe de GAMA, neveu de Vasco de GAMA.

Les races dominantes aujourd'hui sont celles des conquérants amharas et choans qui, sous MENELIK, ont fait l'unité de l'empire. Ce sont les grands dignitaires qu'on rencontre, escortés de leurs gens en cohue, les petits chefs prétentieux, chevauchant leurs mulots rapides, la cape noire sur l'épaule, parés de poils de lion quand ils ont accompli l'exploit de tuer seuls un lion à la lance, suivis d'une troupe trottinante de guerriers arrogants, généralement amharas ou choans eux aussi.

Souvent de type sémito, minces, agiles, courageux et résistants, ils méprisent toute occupation autre que le métier des armes, et forment la presque totalité des armées impériales sur lesquelles puisse compter l'Empereur; l'ensemble de la population amhara et choanne est d'environ 3.000.000 d'individus, le nombre des guerriers mobilisables doit donc être de 5 à 600.000 au maximum, et ce chiffre fait justice des effectifs démesurément grossis publiés un peu partout. Les autres races composant l'empire: Gallas fétichistes à la peau noire venus du KENIA et s'étendant jusqu'aux environs immédiats d'ADDIS, Gouragués musulmans du Sud-Ouest au teint brun, aux traits fins, dont l'origine est controversée, et qui présentent la particularité de faire volontiers les travaux manuels les plus pénibles; Harraris musulmans mélangés de Gallas et d'Egyptiens, Wallagas, Sidamos, Wallamos, Dankalis, Somalis, etc... ont été rattachés à la couronne par les conquêtes de MENELIK. Bien que certains Gallas, Gouragués ou Harraris soient des personnages d'importance, les hauts postes sont, le plus souvent, réservés aux Amharas. Quant aux Chankallas, noirs au faciès négroïde, venus du Soudan, ils ne sont autre chose que des esclaves.

Le pays est sous le régime féodal appelant en bien des points celui de la France il y a quatre ou cinq cents ans; au sommet de la hiérarchie est le Négus, assisté d'un Conseil d'Empire comprenant les hauts dignitaires et d'un Parlement créé en 1932.

Ayant été à même d'approcher souvent le Négus HAILE SELASSIE, je m'étendrai assez longuement sur son sujet.

Le Négus est un homme petit et svelte, à la tournure élégante et noble; son vêtement habituel se compose d'un pantalon jodhpur blanc, qui moule ses jambes, d'une chemise blanche et d'une cape beige, bleue ou noire, jetée sur ses épaules; il est coiffé d'un feutre ou d'un casque colonial. Son visage régulier et fin, encadré d'une barbe noire carrée, est éclairé par de grands yeux sombres très expressifs; il sait cependant, car sa maîtrise de soi est complète, dissimuler, le cas échéant, ses sentiments, derrière un masque impassible.

Il s'exprime d'une voix chaude, en un français très compréhensible; un interprète se tient à ses côtés lors des entretiens d'importance; pendant la durée de la traduction, il a ainsi le temps de réfléchir et de préparer les réponses suivantes.

Le Négus n'a pas, comme MENELIK ni LIDJ YASSOU qu'il a battu et éliminé en 1917, un tempérament de guerrier. Souple et habile, subtil et d'esprit extrêmement vif, comme un assez grand nombre de chefs éthiopiens, c'est un diplomate, un politique né; il a su, depuis 1917, se maintenir au pouvoir malgré l'hostilité de l'impératrice ZAODITOU, morte en 1929, les convoitises étrangères, l'insubordination des grands féodaux, l'attachement d'une partie du peuple au robuste, joyeux et brutal LIDJ YASSOU.

Un grand inspire-t-il quelques doute sur son loyalisme ? sa parenté avec MENELIK et les empereurs précédents est-elle trop proche et de nature à lui assurer des partisans dans la capitale même ? le Négus lui confie une province aux confins de l'empire. C'est le cas du Dedjaz TAYE, éloigné aux frontières du Soudan parce que plus proche parent de MENELIK que le Négus. Le rival est-il au contraire puissant dans une province où sa famille règne depuis longtemps, peut-on craindre de lui une opposition gênante par les armes ? l'Empereur l'attire à ADDIS-ABEBA pour le surveiller plus facilement. C'est ainsi qu'avant d'emprisonner la Ras HAILOU, il l'a retenu plus d'année dans la capitale sous la surveillance discrète de sa police. Son habileté apparaît encore dans le choix des mesures prises contre ses rivaux abattus; LIDJ YASSOU est un homme très sensuel; le Négus l'enferme dans une demeure confortable où il trouve à volonté de l'alcool et des femmes. Au bout de quelques années d'oisiveté trop douce, le prisonnier est à peu près gâteux et à jamais incapable de réagir. Sachant juger les hommes et se les attacher, il lui arrive de donner des postes de confiance aux gens d'un ennemi vaincu. C'est ainsi que le chef de la police d'ADDIS-ABEBA, la Graymatch AMARA, est un ancien fidèle de LIDJ YASSOU, dont le Négus, dans sa lutte contre ce dernier, a pu apprécier la droiture.

Fréquemment et à juste titre on a comparé HAILE SELASSIE à Louis XI, venant à bout par la ruse et l'habileté de rivaux puissants et nombreux.

Avant d'être couronné Négus, le 2 Novembre 1930, HAILE SELASSIE I^{er}, sous le titre de Ras des Ras TAFARI, Régent d'Empire, n'était que le premier des grands seigneurs, et sa suprématie était alors plus contestée encore qu'aujourd'hui. Le Ras GUXA OLIE, père du dedjaz tigréen GUXA qui vient de se rendre aux Italiens, avait alors déjà montré son esprit d'insoumission à plusieurs reprises.

Soulevé en 1930, il marchait sur ADDIS-ABEBA à la tête d'une armée tigréenne, et le sort du Ras TAFARI était bien compromis quand le Dedjaz MOULOU GUETA, fait Ras depuis lors, puissamment aidé par quelques avions européens qui terrorisèrent l'ennemi, réussit à le battre à la bataille de SAGALE. Le Ras GUXA OLIE, blessé à mort au cours du combat, fit jurer à son fils de passer aux Italiens quand l'occasion s'en présenterait. L'empereur crut parer le coup en unissant par un mariage ce fils à l'une de ses filles, mais celle-ci mourut en 1933, et le jeune GUXA, livré à la double influence de son entourage et du souvenir paternel, vient de tenir sa promesse.

Voici l'exemple d'une famille féodale qui s'oppose inlassablement à l'autorité du Négus, qui cherche par tous les moyens à échapper à son emprise, comme firent si longtemps les ducs de Bourgogne dans leur lutte contre les rois de France.

La crainte de tous les obstacles si nombreux et si variés qui peuvent surgir et que, seul il est capable de vaincre, retient HAILE SELASSIE dans sa capitale.

Aujourd'hui que la guerre est déclarée, il acquerrait beaucoup de prestige en prenant le commandement effectif de ses armées; il préfère, pour empêcher toute intrigue dans sa capitale, y demeurer au risque de voir certains chefs militaires échapper à son autorité et le trahir comme le dedjaz GUXA.

De plus, à ADDIS-ABEBA l'Empereur sent de façon plus concrète la réalité de son pouvoir. C'est là que résident les représentants diplomatiques des grandes puissances, c'est là que passent tous les voyageurs de marque venus pour visiter ou étudier le pays, y faire des affaires, et dont beaucoup lui demandent audience. C'est à ADDIS-ABEBA que le Négus reçoit le plus de ces marques de curiosité et de respect auxquelles il est si sensible. C'est là qu'au milieu de sa cour, entouré de conseillers étrangers, il se sent vraiment le souverain et qu'il peut se croire l'égal des plus grands rois de la terre. "Tous les rois sont cousins" a-t-il coutume de dire à ses familiers, et sa mentalité ne diffère guère alors de celle de son prédécesseur THEODOROS, le vaincu de Magdala, demandant la main de la reine Victoria. Il se complait à rappeler les conditions de son voyage en Europe, où il fut traité avec les honneurs royaux, où M. POINCARÉ le reçut, où, pendant une semaine, le Gouvernement français le logea au Quai d'Orsay.

Pense-t-il à la construction du palais qu'il désire depuis des années, le souvenir lui revient de ceux qu'il a visités en Europe; il veut le Louvre, le Palais de Miramar, le palais de l'ex-Kromprinz à Berlin. Peut-être se rend-il compte confusément que ses désirs sont

irréalisables, mais il lui plaît de se croire pendant quelques minutes en possession des constructions magnifiques qui l'ont ébloui. Dans les négociations qui mettent en cause ses intérêts ou ceux de son pays, le Négus reprend contact avec la réalité, c'est alors un réaliste, un homme d'affaires habile qui gère avec compétence un avoir de plusieurs dizaines, d'autres disent plusieurs centaines de millions de francs.

La fortune personnelle n'est pas nettement distincte de celle de l'Etat éthiopien, et, s'il prend à sa charge des dépenses d'ordre public, par exemple la construction d'une prison modèle, nombreuses sont aussi les recettes qu'il perçoit et qui, dans un Etat organisé à l'européenne seraient des recettes du Trésor.

La distinction entre les recettes privées du souverain et celles de l'Etat est d'autant plus délicate qu'il n'y a pas de budget en Ethiopie; malgré tous leurs efforts les Conseillers étrangers n'ont pu en faire établir un, et les dépenses sont engagées, comme par le passé, en fonction de l'état momentané de la trésorerie.

Le Négus, comme tous les grands seigneurs abyssins, est propriétaire de maisons à ADDIS-ABEBA, et, dit-on aussi, dans les capitales européennes; de moulins, de plantations. Il touche des redevances sur les entreprises commerciales et industrielles du pays.

Elevé par Mgr JAROUSSEAU, le saint évêque de HARRAR, qui se dévoue corps et âme depuis quarante ans à l'influence française, il semble avoir gardé de son éducation, de ses lectures et de son court voyage en Europe, le goût des coutumes européennes; peut-être veut-il seulement, par une modernisation superficielle, mais très apparente, justifier l'admission de son pays à la Société des Nations, tout en gardant un esprit foncièrement traditionaliste.

Il vit à l'européenne et s'efforce, dans ses relations avec le corps diplomatique et les colonies étrangères, d'imiter les souverains européens. Les réceptions au Palais, les jours de grandes fêtes, sont un curieux mélange de modernisme et de pittoresque local; dans la salle du Trône, ornée le long des murs de hauts parleurs de T.S.F. alternant avec de grands vases de Sèvres offerts par la France, les grands chefs abyssins aux capes noires chamarrées d'or sont mêlés aux dames en robes du soir et aux Européens en habit; autour de la longue table garnie de vaisselle de Sèvres et de Limoges, de couverts d'or ou d'argent, s'assoient les membres du corps diplomatique, les conseillers étrangers et les hauts dignitaires éthiopiens. L'Empereur préside avec aisance et majesté, ayant en face de lui l'Impératrice; il ne se conforme pas, en cette occasion, à la coutume abyssine, exigeant que les souverains soient soustraits, pendant leurs repas, aux regards indignes. Debout derrière les convives, attendant avec déférence, les fils des grandes familles, vêtus comme des serviteurs, les deux bras libres au-dessus du chamma (pièce de voile blanc, tissée à la main par les femmes, dans laquelle les Ethiopiens se drapent comme dans une toge) pour marquer qu'ils sont prêts à servir le Maître.

De temps à autre un messenger arrive et parle à l'oreille du Négus en étendant son chamma comme un écran entre lui et l'assistance. Dans la salle voisine, un

orchestre militaire de Chancallas (soudanais) déverse sur l'assemblée les flots d'une musique de qualité discutable. Le souverain, qui préside avec bonne grâce ces repas servis à l'européenne, semble un autre homme quand on le voit se rendre à une fête religieuse, traversant les rues de la Ville sur sa mule caparaçonnée d'or, protégé par l'ombrelle rouge à long manche que tient un fantassin. Peu désireux de suivre le sort d'AMAMOULLAH en Afghanistan, recherchant la sympathie du puissant clergé réactionnaire et de l'aristocratie, l'Empereur cherche à représenter la tradition impériale aux yeux de son peuple comme il veut paraître un réformateur aux nations étrangères. Il ne manque aucune cérémonie religieuse, respecte toutes les fêtes traditionnelles, et Dieu sait s'il y en a, et tient en même temps à marquer aussi nettement et aussi souvent que possible qu'il est le Négus et qu'il a autorité de souverain féodal.

S'il a par exemple la politesse de recevoir en audience les Européens à l'heure fixée, les grands féodaux, tout comme le commun des Abyssins doivent attendre son heure.

On les rencontre au Guébi faisant les cent pas devant la salle d'audience, le chamma noué sous les aisselles, devisant entre eux, impassibles, ils attendent le bon vouloir du Maître et les plus grands ras se conforment à cette étiquette. Quand ils sont convoqués et arrivent de leur province lointaine, ils doivent apporter assez de présents pour honorer leur souverain et être escortés d'une troupe suffisante pour prouver leurs aptitudes à lever et à armer éventuellement les soldats nécessaires au service du pays. C'est pour avoir manqué à ce devoir qu'un russe, nommé BABITCHEFF, arrivé en Ethiopie il y a quarante ans comme jeune sous-officier de cavalerie, passé au service de MENELIK, dans l'armée duquel il prit part à la bataille d'ADOUA en 1896, fait ensuite fitaourari et gouverneur de province, tomba en disgrâce pour s'être présenté devant l'Empereur avec des hommes sans fusils.

Que le vassal, s'il ne veut pas porter ombrage au Négus et finir ses jours emprisonné, n'exagère cependant pas l'étalage de sa force, qu'il ne parcoure pas les rues de la capitale comme le faisait le ras HAILOU avec une horde de plusieurs milliers de guerriers qui balayaient tous les piétons sur leur passage, et ne pouvant emporter aussi les malheureuses autos égarées dans la cohue foudroyaient leurs conducteurs du regard et du geste.

L'hommage traditionnel du vassal comporte notamment l'offrande d'un lion, symbole de la puissance souveraine du "Lion vainqueur de la tribu de Juda". Paré de la façon la plus inattendue (j'en ai vu un le corps enveloppé dans un drapeau abyssin) le roi des animaux grimpe par un escalier monumental jusqu'au trône du/bête Roi des Rois entouré de sa cour. Parfois la malheureuse effrayée par la foule refuse d'avancer; il faut la hisser, et c'est dans un équipage inénarable, tirée par le cou, poussée par le train arrière, qu'elle arrive jusqu'au Négus; la majesté du spectacle en souffre évidemment quelque peu.

Les ras, badjirondes, bittuodéd, dedjazmatch, fitaourari, grazmatch, cagnazmatch reçoivent, quand ils ont la faveur du trône, de hautes fonctions administratives ou le gouvernement de provinces; suivant l'expression courante, ils reçoivent une province "à manger". Si le gouverneur est avide, il pressure pendant quelques mois ou quelques années le territoire qui lui est confié, prélevant de tels impôts sur les malheureux paysans que ceux-ci réduisent leurs cultures au strict nécessaire.

L'Empereur, toujours averti des malversations, juge au bout d'un certain temps qu'il importe d'intervenir; il fait emprisonner le gouverneur et le condamne à une grosse amende (300.000, 500.000, 1.000.000 de thalers) représentant sensiblement le total des sommes qu'il a indûment perçues. L'emprisonnement et l'amende punissant les malversations n'entraînent d'ailleurs pas une disgrâce définitive, et nombreux sont les grands chefs au pouvoir qui, à un moment de leur existence, ont été "mis à l'ombre".

Certains gouverneurs sont d'une honnêteté irréprochable, c'est le cas du badjironde TAKLE HAWARIAT, ancien délégué de l'Ethiopie à Genève, et du Ras EMEROU, qui a la lourde charge du GODJAM.

Naturellement, les rivalités sont âpres entre grands personnages; le guébi impérial est le théâtre d'intrigues longuement ourdies, de vengeance impitoyables, de drames cachés; on ne peut, sans un profond étonnement, songer que la mort de MENELIK a été, par crainte de troubles, dissimulée au peuple durant trois années.

La méfiance est de rigueur, aussi les esclaves accomplissent-ils toujours le geste rituel de boire dans le creux de la main une gorgée de liquide avant de vous le servir.

Parfois ces rivalités se manifestent brutalement comme le montre l'exemple suivant: la Municipalité d'ADDIS-ABEBA avait prêté un rouleau compresseur au Service des Travaux Publics. Au bout de quelques semaines, jugeant le prêt assez prolongé et heureux de jouer un mauvais tour au Ministre des Travaux Publics, le Gouverneur de la Ville envoya sans aucun avertissement quelques hommes reprendre le rouleau. Le personnel des Travaux Publics qui l'avait en charge, craignant une punition sévère s'il le laissait partir, s'opposa formellement à ce qu'on l'emmenât; la réaction de la Municipalité fut brève: quinze minutes plus tard, trois camions pleins de soldats en armes arrivaient sur les lieux, bouscullaient les gardiens et saisissaient le rouleau; le Ministre des Travaux Publics, averti en hâte, groupait son personnel et s'apprêtait à contre-attaquer son rival en pleine rue quand l'ordre formel de l'Empereur arriva heureusement finir la querelle. On conçoit mal M. PIETRI rassemblant ses rédacteurs et ses matelots pour forcer le pont de la Concorde défendu par les secrétaires d'Etat-Major du Ministère de la Guerre.

Le mode de vengeance le plus courant consiste à rechercher et à dénoncer les fautes de gestion de l'adversaire. Aussi chacun s'efforce-t-il d'être prudent et surveille-t-il ses subordonnés pour ne pas être rendu responsable de leurs erreurs éventuelles. On fait des inventaires à tout propos, on les fait en amharique pour qu'ils soient inutilisables; or cette langue a un vocabulaire

restreint et pas de termes techniques; peu importe, on procède par approximation; s'agit-il d'inventorier un lot de matériel de travaux publics, le même mot "beret" (fer) désignera aussi bien une poulie qu'une caisse de clous ou une barre à mines.

On se demande quel usage les Abyssins peuvent tirer, le moment venu, de pareils documents.

La tendance chez les chefs à prendre des décisions énergiques et brutales, à user souvent de la coercition directe, entraîne, c'est inévitable, des injustices.

A cela remédie une coutume éthiopienne des plus louables qui permet aux humbles de porter directement leur affaire devant le souverain ou le chef local. Il est rare, quand le cortège impérial parcourt la Ville, de ne pas entendre partir d'un coin de la foule les cris de "abiet, abiet" (grâce, grâce, justice, justice). Ce sont les victimes réelles ou prétendues d'une injustice (prévarication de fonctionnaire, impôts injustifiés...) qui veulent en saisir le Négus; ce dernier envoie un courtisan aux renseignements, se fait exposer l'affaire, et ordonne, soit une enquête, soit, le plus souvent, que justice immédiate soit faite; il est dangereux, quand on a tort, de recourir à cette procédure; la sanction est prompt et énergique.

Le cas se présente d'ailleurs rarement d'un plaignant qui crie "abiet" sans raison. L'Abyssin est procédurier par tempérament, chicane toute sa vie et a une notion très exacte de ce qu'il peut attendre d'une action contentieuse. Les procès sont si fréquents à ADDIS-ABEBA qu'à chaque pas on peut en voir se dérouler dans les rues. Un marchand et un acheteur, un propriétaire et son locataire sont-ils en désaccord, si leur différend n'est pas très important, ils s'adressent au premier passant venu et lui demandent de le juger; tout Ethiope est apte à remplir cet office et n'a d'ailleurs pas le droit de s'y dérober; le juge improvisé s'assied et les deux parties exposent à tour de rôle leurs arguments. Dégageant leurs bras du chamma, ils fauchent l'air de grands gestes et semblent lancer leurs répliques comme des balles. A voir leurs airs furieux, leurs yeux exorbités, leurs mimiques désordonnées, un passant non averti les croirait prêts à s'entr'égorger; s'il comprenait leurs injures véhémentes et de la plus haute fantaisie, il serait encore plus inquiet et son étonnement serait complet, une fois le jugement rendu, à la vue des parties acceptant très calmement la décision du juge et lui versant une honnête rémunération. Si l'un des plaideurs est condamné à payer une somme d'argent, le créancier peut exiger que son débiteur lui soit attaché jusqu'à extinction de la dette; les deux hommes doivent alors accomplir ensemble tous les actes de la vie.

Les affaires importantes, en particulier les affaires criminelles, sont portées devant les tribunaux officiels. La plus haute juridiction est présidée par le Négus, qui seul peut prononcer la peine capitale. Il délègue ce pouvoir aux gouverneurs des provinces éloignées, et, à ADDIS-ABEBA, à l'Afa-Négus (bouche de l'Empereur), haut personnage qui préside le "chilote" en son absence. Le Négus seul a le droit de grâce.

Une autre puissance dans l'Etat, avec laquelle le Négus doit compter plus encore qu'avec la noblesse est le clergé. Dirigé par un patriarche d'Alexandrie "l'Abouna", le clergé représente l'élément conservateur par excellence. Il existe auprès de l'Abouna un "Etchégué" abyssin, chef des moines, créé au XIII^e siècle pour contrebalancer l'influence du patriarche étranger; c'est dans le même but que l'Empereur pousse à la nomination d'évêques éthiopiens de plus en plus nombreux, espérant que l'un d'eux remplacera un jour l'Abouna. Actuellement encore, ce dernier est fort puissant, a sa petite cour, et traite d'égal à égal avec l'Empereur. Son opposition est redoutable; c'est elle qui provoqua, en 1917, la chute de LIDJ YASSOU quand le bruit courut qu'il se faisait musulman et que des photos représentant son initiation à la nouvelle religion furent habilement répandues dans le peuple. Le Clergé intervient dans presque tous les actes de la vie des Souverains, par exemple en 1929, l'Impératrice ZAODITOU étant malade d'une congestion pulmonaire, ce furent les prêtres qui prescrivirent, pour apaiser la divinité, de lui faire prendre un bain glacé. L'effet ne fut pas heureux, du moins pour l'Impératrice: trois jours plus tard elle mourait et le Régent TAFFARI accédait au trône.

Le Clergé est riche, certaines communautés, comme celle du Mausolée de MENELIK dans l'enceinte du Guébi, touchent des revenus annuels de plusieurs centaines de milliers de thalers qu'elles tirent de dons, du loyer de terres, d'immeubles à ADDIS-ABEBA, etc...

L'Afrique fétichiste n'a pas manqué de réagir sur la religion et de lui mêler les plus grossières superstitions; certains de ses rites, par exemple la danse des prêtres aux contorsions lascives, sont d'origine africaine. Au-dessous des grands chefs, presque toute la hiérarchie des petits chefs suit l'exemple venu de haut et pressure la malheureuse plèbe. Comme dans tous les pays d'Orient, il faut "arroser" le fonctionnaire pour accomplir la formalité administrative la plus simple. Le nom seul est particulier au pays, au lieu de "bakchich" on dit "goubo". C'est le goubo qui a paralysé et ruiné tant d'affaires étrangères, presque tous les officiels éthiopiens jusqu'aux plus humbles cheffail-lons voulant toucher et soulevant des difficultés sans nombre pour faire pression sur l'entreprise qui finissait par succomber.

Quand il y a danger de guerre et que la mobilisation est décidée, chaque chef de village amène à son supérieur les hommes de son village, le supérieur fait de même pour le territoire qu'il administre, et le gouverneur de province finit par rassembler ses effectifs en un chaos pittoresque. Il en est pratiquement maître, et, selon sa fidélité au trône, soutient plus ou moins chaudement la cause du souverain. Les troupes ainsi levées forment une horde grouillante et désordonnée qui vit sur le pays.

Peut-on les assimiler à des troupes européennes ou à des troupes indigènes encadrées d'européens, et comparer sans se tromper lourdement les 250.000 hommes des Ras SEYOUM et KASSA capables de faire chaque jour une étape de 60 Km en mangeant seulement quelques poignées de pois chiches, mais armées de bâtons, de lances,

parfois de fusils sans cartouches, plus rarement de fusils avec cartouches, aux 60.000 hommes qui leur font face, alourdis par leur intendance et leur matériel, mais armés à la moderne et abondamment pourvus de munitions.

Je ne le crois pas, et il importe d'attendre la première grande bataille rangée pour avoir une idée de la valeur actuelle de l'armée abyssine. Plus mystérieuse encore est celle de la "garde impériale", comprenant 15.000 hommes équipés et armés à l'européenne, entraînés par une mission militaire belge et dont on peut seulement dire pour le moment qu'ils défilent avec beaucoup d'ordre.

N'ont-ils pas perdu les qualités natives de leur race: la témérité dans le combat coude à coude, l'agilité, l'aptitude à utiliser le terrain; ont-ils acquis les qualités des troupes européennes, la force morale, la résistance même individuelle à un feu violent? Autant de questions, autant d'inconnues.

Le peuple éthiopien souffre actuellement de l'inorganisation administrative, il est soumis à l'arbitraire des chefs, et le sort des hommes libres, pauvres, brimés, pressurés, est souvent plus douloureux que celui de bien des esclaves.

J'ai prononcé le mot d'esclaves; je vais développer un peu ce sujet qui a déjà tant fait couler d'encre.

Parmi les griefs principaux des européens contre l'ETHIOPIE figure l'esclavage. Sur cette question, bien des gens en sont encore à "La Case de l'Oncle Tom" et autres romans anti-esclavagistes du siècle dernier; ils ne voient dans cette institution qu'une plaie sociale à faire disparaître sans délai ni ménagement. En fait, bien des esclaves sont contents de leur sort, qui les dégage de tous soucis matériels. En voici deux exemples assez caractéristiques. Quand MENELIK, après sa victoire d'ADOUA en 1896 voulut prouver ses bonnes dispositions envers la France, il lui fit don, pour installer sa légation, d'un beau et vaste terrain sur lequel s'élevait un village d'esclaves.

Suivant la loi éthiopienne, ceux-ci devenaient la propriété du nouveau détenteur du sol; le premier soin du ministre plénipotentiaire de la République fut de les libérer.

Son étonnement fut grand de trouver le lendemain à sa porte une délégation des nouveaux affranchis venus le supplier de les garder. Ces pauvres gens, habitués à être logés et nourris par leur maître, se trouvaient désemparés à la pensée que le soin d'assurer leur existence matérielle allait dorénavant leur incomber. Le Ministre dû, pour les rassurer, promettre de ne point les chasser et de les garder aux conditions anciennes, leur titre seul d'esclaves étant supprimé. J'employais un vieux cuisinier, homme d'âge, sérieux et fidèle, notable aisé, comme en témoignaient la cape noire, le fusil qu'il portait toujours en ville et la petite escorte, souvent réduite à un jeune esclave nommé TARADA, qui trottait derrière son mulet. Je fais remarquer en passant l'originalité de ce domestique qui faisait son marché à mulet, escorté, armé d'un fusil, et trouvait moyen, avec un traitement de \$ 30, soit environ 150 f par mois, d'être propriétaire et d'entretenir plusieurs serviteurs. Ce mystère s'explique peut-être par le fait qu'il avait une fonction double et renseignait le gouvernement sur mes faits et gestes.

J'ai toujours soupçonné un autre serviteur, le gardien de nuit, dont la tenue soignée et l'intelligence vive ne correspondaient ni à une fonction ni à un traitement des plus modestes, d'être, lui aussi, payé pour me surveiller. C'est là pratique assez courante en ETHIOPIE. Un vol ayant été commis à la maison, j'interrogeai tout le personnel domestique, et le vieux cuisinier fournit un alibi indiscutable; je lui dis alors: "Le coupable n'est-il pas TARADA"? "Comment - me répondit-il - Monsieur, pouvez-vous le soupçonner, il est mon petit esclave, je l'ai vu naître". Et son ton était celui d'un père affectueux qui prend la défense de son enfant chéri.

Il n'est pas douteux qu'encore, à l'heure actuelle, l'esclavage ou une forme sociale très voisine subsiste en ETHIOPIE, mais les esclaves ne sont pas tous traités comme un produit commercial, comme du "bois d'ébène"; dans la majorité des cas, ils passent toute leur vie dans la même famille et finissent par en faire partie, comme les vieux serviteurs attachés de père en fils à la même famille française.

D'autre part, la suppression brusque de l'esclavage désorganiserait complètement le pays, dont il représente une des bases sociales. Il ruinerait les grandes familles en les privant de la seule main-d'oeuvre possible pour mettre en valeur leurs propriétés; il jetterait sur le pavé une foule de déclassés qui, n'ayant aucune habitude de subvenir eux-mêmes à leurs besoins, mourraient de faim quand ils n'auraient pas l'énergie de se livrer au brigandage.

L'Ethiopien vit généralement dans une hutte de branches entrelacées, recouvertes de terre argileuse soigneusement malaxée au préalable.

Les huttes éthiopiennes sont rondes comme les huttes africaines en général. Les églises elles-mêmes ont une forme circulaire ou polygonale, et d'aucuns prétendent que les constructeurs l'ont adoptée afin d'éluder la difficulté, insoluble pour eux, de l'orientation d'une église cruciforme.

La nourriture comprend essentiellement le "ouat" et "l'ingéra". Le ouat est une sauce très épicée, comprenant de la viande et des oeufs durs les jours de bons repas, et ne comprenant ni graisses, ni oeufs, ni viande les jours maigres, qui sont extrêmement nombreux et soigneusement observés. L'ingéra est une crêpe large et épaisse, faite de la céréale appelée tief, et qui sert aux Abyssins de pain, de fourchette et de cuiller; coupant un morceau d'ingéra, ils s'en servent pour attraper le ouat très adroitement, sans en renverser une goutte. Quand une maîtresse de maison abyssine veut honorer son hôte, elle lui tend une bouchée de ouat et la lui met sans façon dans la bouche; si l'hôte est européen, la bouchée est choisie bien épicée, et toute l'assistance guette, ironique, la réaction du malheureux qui ne peut refuser, et, la bouche en feu, s'efforce de sourire aimablement.

Les boissons sont le "talla" ou bière d'orge sans houblon, et le "tedj" ou hydromel, bus dans de petites bouteilles ayant la forme des ballons des chimistes.

Les Abyssins, étant chrétiens, sont monogames; il existe un mariage religieux, c'est celui des chefs;

le plus souvent, dans le peuple, le prêtre copte n'intervient pas, la répartition des biens est seule réglée par contrat et la séparation est aussi facile que la mise en ménage.

Certaines grandes dames trouvent commode de ne pas s'engager devant Dieu et d'adopter le mariage non religieux, et l'on cite une woizero (princesse) qui n'a pas eu moins de 44 maris, sans compter les amants.

Aussi ne faut-il pas assimiler, comme l'ont fait certains Européens bien intentionnés (Société de secours aux veuves et orphelins de guerre abyssins) toutes les veuves de guerre abyssines à celles de la grande guerre européenne. Dans bien des cas les ménages ne sont unis que pour quelques mois, les enfants poussent comme ils peuvent, l'homme contribue moins que la femme à l'entretien de la communauté et sa disparition ne modifie guère la situation matérielle de sa famille.

Pour la grande majorité du peuple, la vie matérielle est, il faut le reconnaître, misérable. Ecrasés d'impôts excessifs, bien des paysans découragés de voir leurs récoltes tomber, pour la plus grande partie, entre les mains des chefs, réduisent leurs cultures à la superficie strictement nécessaire pour subsister.

D'autres, pour échapper à leur misère, se font "chiftas" (brigands) et rançonnent les caravanes.

Malheur au passant isolé ou désarmé, surpris assez loin d'ADDIS pour que la police n'agisse plus, pour lui dérober quelques besas (un besa: 1/32 thaler) le chifta n'hésite pas à le tuer. Et je ne parle pas ici des régions basses de l'Est, du pays dankali où a été assassiné l'administrateur BERNARD, ni du pays Somali où le crime anoblit, où ne trouve pas femme celui qui n'a pas au moins trois assassinats sur la conscience. Contre cette tendance au crime due à la misère générale, à la fréquence des guerres intérieures ou extérieures, le gouvernement central se doit de réagir.

Jusqu'à 1923, date de l'admission de l'ETHIOPIE à la Société des Nations, la loi du talion était pleinement appliquée: le meurtrier devait, si la famille de la victime l'exigeait, périr de la façon dont il avait tué. C'est ainsi que le ras NADO, plus tard représentant de son pays à GENEVE, ayant requis la mort contre le meurtrier d'un de ses parents, fut chargé de l'exécuter et le découpa fort proprement du nombre même de coups de sabre qu'avait reçus la victime.

Avant 1923, les arbres centenaires de la place St-Georges au centre de la ville portaient les criminels pendus dans la semaine; les assassins possibles se trouvaient tout naturellement assagis par ce spectacle. Les autres exécutions capitales, lapidation pour les femmes adultères, désarticulation d'un pied et d'une main pour les voleurs, qui mouraient sur place s'ils ne pouvaient arrêter l'hémorragie en trempant leurs moignons dans un récipient d'huile bouillante, ont été remplacés par la fusillade dans un endroit clos interdit au public.

Le meurtrier peut, comme autrefois chez les Francs, racheter sa vie si la famille de la victime l'accepte; le prix du sang est fonction de la situation sociale de la victime, il représente en général une grosse somme pour le condamné et l'on rencontre parfois dans la rue un malheureux, une pierre sur l'épaule, surveillé par

des soldats, qui mendie pour racheter sa vie. Seul le supplice de la flagellation subsiste encore, il n'est généralement pas poussé jusqu'à la mort, mais, fait en public, il a gardé son caractère exemplaire. La peine de mort n'est plus, comme en Europe, qu'un moyen de débarrasser la société des individus gênants.

Les supplices que nous venons d'énumérer sont incontestablement barbares, mais il n'y a pas si longtemps qu'en Europe on rouait encore les criminels, et d'ailleurs la brutalité native des Ethiopiens obligeait le Gouvernement à appliquer des châtimens qui frappassent l'imagination. Les résultats étaient bons, la sécurité à peu près assurée dans un rayon notable autour d'ADDIS-ABEBA, et, dans bien des cas, la carence de la police abyssine moins choquante que celle de bien des polices européennes.

En général, lorsqu'on parle de l'ETHIOPIE, on ne donne pas aux faits leur importance relative réelle. C'est une erreur de reprocher aux Ethiopiens le maintien de l'esclavage, qui n'est pas un mal, et dont la suppression brusque causerait un déséquilibre social profond, ou la brutalité des châtiments corporels dont la plupart ont été abolis, et dont certains, qui subsistent, sont un exemple nécessaire.

Ce serait une erreur encore plus grande de croire l'ETHIOPIE capable d'évoluer rapidement, les résultats obtenus dans cet ordre d'idées depuis 1923, date de l'admission à la Société des Nations montrent la difficulté de l'entreprise. Gêné par son souci d'indépendance, qui l'empêchait de demander l'appui unique d'une des trois grandes puissances européennes voisines, craignant d'autre part un soulèvement provoqué par les prêtres ou les grands féodaux s'il transformait trop brusquement l'armature de son pays (l'exemple d'AMANOULLAH en Afghanistan le faisait réfléchir) l'Empereur a toujours oscillé entre de prudents essais d'européanisation et le respect des coutumes ancestrales.

Certains se sont demandés s'il n'a pas cherché surtout dans l'admission de son pays à Genève à marquer un avantage décisif sur ses rivaux intérieurs. Quoi qu'il en soit, que le Négus ait sincèrement cherché à développer son pays et ait échoué ou qu'il ait voulu donner le change à l'Europe, les engagements pris envers la Société des Nations en 1923 n'ont pas été tenus, comme on aurait pu l'espérer; le sort du peuple éthiopien ne s'est pas amélioré. Ce sont toujours quelques milliers, peut-être quelques centaines de chefs qui profitent du régime au prix de la misère du reste de la population. L'équipement économique ne s'est développé que lentement. Abstraction faite du chemin de fer franco-éthiopien, les seules voies de communication carrossables étaient fin 1933 les 6 à 700 Km de routes-pistes que j'ai citées. D'autre part, la mise en valeur de l'ETHIOPIE est pratiquement fermée à l'initiative étrangère, les Ethiopiens seuls pouvant recevoir des concessions territoriales.

Aussi serait-il vain, si aucun changement politique ne survenait, d'attendre de l'ETHIOPIE une transformation rapide et spontanée. Le pays, sous une apparence de modernisation, resterait en fait fermé aux puissances étrangères et figé dans son immobilité millénaire.